L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 10 SEPTEMBRE 1894

68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 10 SEPTEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LES PYGMÉES DU CONGO.

Dans sa belle description de la forêt du Congo, M. Stanley consacre, paraît-il, plusieurs chapitres aux Ouambouttis, échantillons de la petite race d'hommes répandue dans toute l'Afrique.

J'ai passé moi-même deux cent vingt jours dans la grande forêt africaine, où je vais me retrouver encore, et les petits Bayagas que j'ai vus, auxquels je me suis tant intéressé, sont évidemment proches parents des Ouambouttis de M. Stanley qui tiennent aux Tikki-Tikki de l'Ouellé, qu'on appelle encore, selon les régions, Okoas, Akkas, Babongos, Akoulas, etc.

Lorsque j'aurai complété, au cours de cette exploration, les observations très imparfaites de mon premier voyage, je pourrai donner peut-être d'intéressants détails. En tous cas, voici ce que, très simplement, aujourd'hui, pendant notre halte du soir, je relève sur un vieux cahier de notes et que je peux garantir exact.

Par environ 11 degrés de longitude Est de Paris et 2 degrés de latitude Nord, vivent, mélangées aux M'Fans, des familles de cette fameuse race demi-légendaire. Les villages m'fans se placent sur tous les renflements de terrain, car la sombre forêt est marécageuse dans toute la zone et l'on doit faire souvent une longue marche en pleine vase avant de trouver quelque endroit sec. Ces marais immenses, endroit préféré des éléphants, attirent les Bayagas.

Le Bayaga est, au M'Fan, ce que, chez nous, l'homme à gages est au patron.

Lorsqu'un chef m'fan est assez puissant, il tâche de s'entendre avec un groupe de ces Bohémiens de la forêt; il les emmène dans les brousses voisines de son village; ceux-ci deviennent ses chasseurs et ses chercheurs d'ivoire. Partout ils vivent ainsi en demi-servitude, n'ayant avec ceux qui les font travailler que d'assez rares entrevues complètement invisibles d'ordinaire à la curiosité des étrangers. Bien que leur infériorité soit réelle et que tous les autres indigènes les considèrent comme des sauvages (¹), ils jouissent partout d'une véritable réputation mystérieuse. "On voit les Bayagas quand ils le veulent," me disait le chef m'fan que j'avais séduit par mes cadeaux et qui me menait à travers marais au campement des "nains". De fait, ils ne construisent jamais de cases et n'ont pas de demeure fixe. Tous les quatre ou cinq jours ils changent de place.

Une hutte basse et ronde où l'armature de baguette en quadrillage est recouverte de larges feuilles retenues par une encoche à la tige, voilà le gîte: pour meubles, une jonchée de feuilles qui forme le lit. Bien peu d'instruments: la masse de fer, marteau commun à tous les indigènes de l'Ouest africain; une petite défense d'éléphant qui sert de pilon pour battre et aplatir les écorces fibreuses d'où proviennent les tissus végétaux seuls en usage; quelquefois un roseau-flûte à quatre trous, plus rarement encore un petit tambourin; quelques zagaies; un arc et des flèches: voilà toute la richesse d'un Bayaga. Devant la petite ouverture qui sert de porte à chaque terrier, une claie de branchages, suspendue au-dessus du feu, forme le séchoir à viande.

Les hommes (généralement une quinzaine par famille, c'est-à-dire par agglomération de huttes) vont à la chasse à tour de rôle, moitié par moitié. Aussitôt qu'un éléphant est tué, le chef m'fan est prévenu; il envoie ses femmes, chargées de manioc et de bananes, à la place où est la bête: séance tenante, le troc se fait. Les Bayagas, qui n'ont jamais de plantations, qui, par conséquent, ne peuvent se procurer de nourriture végétale que par les M'Fans, sont heureux de céder leur ivoire et une partie de la viande abattue pour du manioc. Des lambeaux déchirés d'étoffe, des fusils cassés, quelques fers usés de haches, voilà tous les cadeaux que font, en cas de grand succès, les M'Fans à leurs chasseurs. De loin en loin, en échange de quelque défense énorme, ils donnent un fusil pas trop détraqué au plus vieux de la famille.

Pendant que j'étais au campement des Bayagas, j'ai pu assister à un marché de ce genre. Quelques chasseurs revenant de la brousse apportaient de petites pointes d'ivoire: la viande était restée, car les bêtes avaient été abattues trop loin. Si je n'eusse eu mon opinion déjà faite sur l'avidité des M'Fans, le spectacle dont j'étais témoin aurait suffi à me les rendre à tout jamais peu sympathiques. On accueille les arrivants avec de véritables hurlements; ils sont bousculés, presque frappés; on leur arrache les pointes, on leur jette quelques perles écaillées, un fusil hors d'usage; l'achat est fait.

Devant l'étonnement indigné que je ne cherchais point à dissimuler, le chef m'fan, prenant la parole, me dit: "Ce que tu vois est juste. Il y a longtemps, longtemps, quand les Bayagas n'avaient point encore de zagaies, ils étaient réduits à manger le miel des abeilles et les petits fruits de la brousse. Or, un jour que leur père avait faim, il leur commanda d'aller à la chasse; ils y allèrent et les éléphants furent les plus forts. Alors le père des M'Fans eut pitié des Bayagas; il leur fit donner le fer de tous les vieux fusils m'fans; depuis ce jour, les Bayagas peuvent faire leurs zagaies; ils peuvent tuer des éléphants, c'est à cause de nous qu'ils chassent; c'est donc pour nous qu'ils tuent."

Comme cette légende était accueillie silencieusement par tous et que les chasseurs gardaient la tête basse, je n'eus garde d'insister.

Par l'intermédiaire de l'un des Bayagas, parlant la langue m'fan, j'ai pu avoir quelques détails sur leurs chasses.

Les enfants prennent à des pièges divers tous les petits quadrupèdes de la forêt; les femmes ont plus spécialement charge de rechercher les arbres à essaims d'abeilles, c'est-à-dire à miel; les jeunes gens et les hommes tuent avec l'arc singes et antilopes: mais la vraie chasse des Bayagas est la chasse à l'éléphant. Ils ont alors pour arme unique une lance haute de 1m 60 environ, faite justement avec de vieux canons de fusil, lance très pointue et à deux tranchants très aiguisés. Malgré cette lance plus haute qu'eux, ils se faufilent dans la forêt, ne suivant jamais de sentiers frayés, se glissent à travers les lianes pour surprendre les animaux qu'ils chassent, tordant de distance en distance quelques branches pour marquer leur route.

Ils tâchent de surprendre l'éléphant pendant son sommeil, ou quand, en train de patauger en plein marais, il fait un bruit qui trompe sa finesse d'ouïe. Ils se mettent alors deux pour une bête, les jeunes gens plus faibles choisissant les plus petits adversaires. Tandis que les M'Fans, qui quelquefois les accompagnent, montent sur des arbres, ils vont vers l'éléphant, à droite et à gauche et, simultanément, lui portent à deux bras un coup de lance au pli de l'aile. La blessure faite, ils s'enfuient, toujours avec leurs armes, dépistant l'éléphant qui souvent les charge, le laissent épuiser sa rage et le suivent ensuite, souvent très loin, jusqu'à ce qu'il tombe.

La famille de Bayagas que j'ai vue se composait de neuf hommes, quatre femmes et quelques enfants. Elle était depuis quinze mois sur les lieux. "Pendant huit mois, m'a dit le vieux, nous sommes restés dans la brousse, ayant peur des M'Fans; depuis six mois, nous chassons. J'ai eu six de mes fils tués, mais nous avons tué vingt-six queues d'éléphant."

Pour causer un peu librement avec les Bayagas, j'étais obligé de chasser les M'Fans des environs de ma tente; ceux-ci ne voulaient pas en effet de conversations particulières, car ils avaient grand'peur que je n'apprisse aux chasseurs le prix de l'ivoire. Les pauvres petits hommes, assis près de moi, ne cessaient de trembler: j'avais peine à les voir adresser aux M'Fans des sourires suppliants comme pour affirmer qu'ils n'étaient pas cause de ce manque absolu et si insolite d'égards.

Malgré l'infériorité des Bayagas et leur état de quasi dépendance, il ne faut pas croire qu'ils aliènent complètement leur liberté. C'est volontairement qu'ils acceptent l'obligation de chasser pour tel chef, et, quand ce chef les a trompés trop souvent ou leur a causé quelque forte vexation, ils quittent le pays: nul ne les voit, on n'en entend même plus parler, car ils vont très loin, sous la discrète forêt, s'entendre avec une famille de leur race qui leur fait faire la connaissance de nouveaux protecteurs. En temps ordinaire, ils vivent en assez bonne intelligence avec les M'Fans. Lorsqu'ils sont fatigués d'une période de chasse, ils sortent de leurs marais et vont s'installer pour quelques jours près du village qui les entretient. Ils passent alors leurs journées à forger de nouvelles lances; ils mangent tant et plus de manioc et de bananes;—et cette nourriture végétale à laquelle ils sont si peu habitués leur semble délicieuse.

Ils ont d'ailleurs un sentiment très marqué de cohésion entre eux; ils ne manifestent aucun désir d'entrer bien avant dans la vie privée des M'Fans.

Le père de ma petite Niarinzhe, qui occupe une famille de chasseurs, voulut un jour ajouter une femme à ses femmes et, par caprice extraordinaire, prendre une jeune Bayaga; il s'attira cette réponse du chef de famille: "Jamais une femme Bayaga ne se mariera qu'avec un Bayaga."

Au physique, il y a opposition complète entre les Bayagas et les M'Fans.

Les Bayagas sont des nains, comparés aux M'Fans dont la taille est souvent de 1m 75 à 1m 80; ce sont de petits hommes si l'on regarde simplement leur moyenne, que j'ai trouvée de 1m 40. Ils sont gros, trapus, bien proportionnés, musculeux. La couleur de leur peau est dans les bruns jaunes; leur pilosité est développée sur tout le corps. A première vue, les détails physiques qui, chez eux, frappent le plus sont: la proéminence des arcades sourcilières, la grande épaisseur des sourcils sans intervalles, la saillie des pommettes. Vu de profil, le nez est généralement plutôt busqué et forme une ligne coudée; vu de face il paraît large et descend bas vers la bouche. Le cou est très court: la tête rentrée dans les épaules; la poitrine large, bombée; le bras fort, le poignet gros; les jambes sont cagneuses. La saillie du talon est assez marquée: l'attache du pied très grosse. A l'état de repos, les Bayagas ont généralement les pieds en dedans, et le genou a l'air de se continuer par le mollet et le pied tout d'une pièce.

Un caractère physionomique domine tous les autres: c'est une expression habituelle de peur, d'effroi même, qui fait que, lorsqu'on les examine, les Bayagas gardent toujours la tête basse et semblent trembler. Néanmoins leur curiosité doit être très grande, car, lorsque, en causant avec eux, je détournais la tête pour les fixer ensuite brusquement, je voyais tous les yeux rivés sur moi.

Des femmes je dirai peu de chose, car leur crainte farouche les a toujours éloignées de moi. Je n'ai pu les attirer que très rarement, en leur montrant ma provision de sel. Le détail extérieur qui surprend surtout chez elles est la mutilation de l'oreille. Elles se mettent, en effet, des morceaux de bois ou d'ivoire de plus en plus gros, jusqu'à ce que le rond extrêmement tendu et mince du lobe troué leur touche l'épaule.

Toute observation ethnographique est difficile. D'abord on ne peut nullement se fier aux renseignements des M'Fans: ceux-ci, toujours très menteurs, ne savent ou ne veulent raconter à ce sujet que des légendes invraisemblables. Quant aux Bayagas, leur langue spéciale est incompréhensible à l'étranger, même aux M'Fans. C'est à peine si dans chaque famille un ou deux hommes parlent la langue m'fan; mais alors leur timidité les empêche de répondre. Grâce à mille précautions, j'ai pu cependant noter quelques usages et coutumes.

Les Bayagas, quoique polygames, ne peuvent imiter leurs voisins et maîtres pour lesquels le grand nombre de femmes est le premier signe de la richesse. Chez les Bayagas, si peu nombreux, il y a manque de femmes; puis l'organisation même de la famille empêche, comme on va le voir, la fréquence des unions. Un homme n'a souvent qu'une seule femme; le chef en a deux ou trois. La famille est "patriarcale". Le chef, le patriarche, vit avec ses enfants et ses petits-enfants: quelquefois, mais rarement, un de ses frères se joint à la communauté, qui ne contient ainsi jamais que des proches unis par le sang. Cette petite communauté forme une agglomération fermée à l'étranger et qui vit à part.

Lorsqu'un jeune Bayaga veut se marier, il part dans la famille de celle qu'il désire. On l'adopte provisoirement et il chasse pour ses futurs parents; il tue cinq à six éléphants qu'il leur abandonne, cherche le miel, s'ingénie à apporter le plus qu'il peut, et distribue ce qu'il s'est procuré. Après un long temps de ce travail, il peut se marier; mais alors il reste dans la famille de sa femme. Il n'a le droit de retourner à sa première et vraie communauté et d'y emmener sa femme que s'il a un fils, et lorsque ce fils a tué un éléphant. Le fils reste toujours au groupe de sa mère pour remplacer dans la petite famille le membre qui part; et c'est seulement alors que la famille du père s'enrichit des nouveaux enfants issus du mariage.

Voilà ce qu'aujourd'hui je puis dire des "Pygmées" auxquels maintenant on s'intéresse. J'apprends que M. Stanley a trouvé dans les Ouambouttis des ennemis réels, qu'il a subi des attaques et a eu plusieurs de ses hommes tués par eux. Je ne crois pas que les Bayagas, même en nombre, osent attaquer. Tout au plus, pour se défendre, et par représailles, zagaieraient-ils quelque traînard de caravane.

Je pense encore souvent, et avec émotion, à ces frères déshérités qui vivent isolés, entre eux, plus en rapport avec la bête qu'avec l'homme; heureux cependant, puisqu'ils ne veulent rien faire pour changer leur condition. J'en avais trois avec moi qui suivaient ma troupe; un jour, un chef m'fan les détourna et les força à s'enfuir; ce fut pour moi une déception et une tristesse. Je parle d'eux quelquefois avec la petite Niarinzhe qui me reste si fidèle. Tout à l'heure elle me rappelait le soir où, dans leur campement, comme j'avais distribué à chaque femme une poignée de sel, à chaque homme un couteau, et au chef deux brasses d'étoffe, celui-ci me dit gravement: "Nous n'avons rien à te donner en échange, car nous sommes pauvres; mais quand nous resterons seuls, quand les M'Fans qui t'ont conduit seront partis, nous ferons tam-tam pour toi comme pour un de nos fétiches!"

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

THE NEW ORLEANS BEE
(L'Abeille de la Nouvelle-Orléans).

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.50; three months, 75 cents.

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE.

LE FORT DE LA MORT.

(Suite.)

Pourquoi voudrait-il pénétrer, par surprise, les secrets d'une famille qui s'était montrée si dévouée pour lui, si généreuse et si compatissante?

Ce serait bien mal récompenser tant de soins, une affection si franche et si spontanée!

Non, il n'en avait pas le droit.

S'il veut interroger, que ce soit Darnetal lui-même, il n'y aura point de surprise.

Mais Robert? Non!

Et pourtant, de lui seul, peut-être, il saurait la vérité.

Que d'illusions il se bâtissait, le pauvre homme, et que de rêves!

Une simple réflexion vint tout faire crouler.

S'il avait devant lui sa fille Marthe, il était évident que Marthe avait reconnu son père dès le premier jour.

Et elle n'avait pas voulu se faire connaître.

Dès lors, que devait-il faire, lui, le père?

Il l'avait chassée jadis d'auprès de lui, cette enfant! Il l'avait vouée à tous les hasards d'une vie abandonnée, sans soutien, sans guide!......N'avait-elle pas conquis, de par son malheur même, le droit de n'avoir pas oublié la sévérité paternelle, et puisqu'elle s'était créé une famille, n'avait-elle pas le droit de préférer cette famille qui l'avait accueillie à la famille qui n'avait plus voulu d'elle?

Si vraiment Marthe était sa fille, elle ne voulait pas que son père l'apprît! Donc, elle n'aimait plus son père, la vie était ailleurs! Son père n'était plus rien pour elle!

Son cœur se serra dans une étreinte pleine d'angoisse.

Et Robert, fils de la faute, ce jeune héros pour lequel il sentait son cœur plein de tendresse et plein d'admiration!!...

Est-ce que, vraiment, Robert serait le fils de sa fille?

Toutes ces pensées bouillonnaient dans sa tête, le faisaient souffrir.

Ce qui le torturait, par dessus tout, c'était de se dire que lui, le père, était repoussé, peut-être, du cœur de sa fille!

Mais ne se trompait-il pas, après tout, et ce qu'il imaginait n'était-ce pas comme en un songe vite évanoui?

A quelques jours de là son incertitude était devenue si grande qu'il en était malade.

Et comme il arrive toujours, lorsqu'on se nourrit de son rêve, ce rêve grandissait sans cesse et envahissait sa pensée.

Il interrogea Darnetal, d'abord, non point par des questions directes, car si Marthe avait résolu de lui dérober sa vie, Darnetal devait être prévenu et saurait bien éviter tous les pièges, mais d'une manière générale.

Darnetal répondit sans hésitation, racontant une histoire où il y avait une partie de vérité et une partie d'inventions. Après avoir été prisonnier en Allemagne, il avait occupé en France différentes situations, jusqu'au jour où le mari de sa sœur était mort, Darnetal avait résolu d'exploiter dans les colonies la petite fortune de Marthe et de Robert.

Tout cela était très simple.

Et en l'écoutant l'officier eut un soupir découragé.

Où avait-il donc l'esprit? Et comment pouvait-il ainsi laisser travailler son imagination? Marthe n'était rien pour lui et il n'appellerait jamais Robert son fils!...

Lorsqu'il quitta le commandant après cet entretien, Darnetal dit à Marthe:

—Je crois qu'il a des soupçons, très vagues peut-être...... Marthe, depuis si longtemps votre père a dû vous pardonner.... Je suis certain que ce serait un grand bonheur pour lui s'il vous retrouvait, vous qu'il croit perdue, morte. Pourquoi ne pas lui avouer la vérité?

Mais elle secouait la tête. Elle doutait encore.

—Qui sait, mon ami!

—Je l'ai bien compris, à la profonde tristesse, à la découverte que j'ai surprise sur ses traits lorsque mon histoire et la vôtre, en éloignant ses soupçons, lui ont prouvé qu'il se trompait. Du reste, Marthe, voulez-vous que je sois votre interprète?......

—Non, non, dit elle avec frayeur.... Laissez moi, je tâcherai, je verrai.... je ferai naître l'occasion, et si je vois que dans le cœur de mon père est resté un peu d'affection pour sa fille, eh bien, oui, je lui dirai la vérité.... Mais si j'ai compris qu'il a fait de moi son deuil et que ma présence auprès de lui ferait revivre de trop cruels souvenirs, alors je me tairai, heureuse de l'avoir revu, de l'avoir soigné, de l'avoir sauvé......

—Bien, Marthe, vous êtes libre...

Ce fut l'officier lui-même qui brusqua cette situation.

Après avoir hésité longtemps, il venait de prendre la résolution de parler à Robert. Qui sait si le jeune homme n'était pas dans le secret et s'il n'apprendrait pas de lui des choses que Darnetal lui avait cachées? C'était, pour Lavidry, la dernière chance. Que Robert confirma l'histoire contée par Darnetal et c'en est fait du rêve de l'officier!

Ah! s'il avait pu voir ces visages amis autour de lui!

Il eût bien vite reconnu Marthe et en pleurant il lui eût tendu les bras......

Mais ses pauvres yeux!

Le docteur lui avait défendu d'enlever le bandeau qui les tenait clos, qui empêchait toute lumière d'arriver jusqu'à la pupille. Un des deux, nous l'avons dit, était perdu complètement, et pour l'autre, c'était le seul moyen de le conserver.... non point avec le regard vif d'autrefois, mais avec une sorte de brume à travers laquelle l'officier n'apercevrait plus qu'indistinctement, comme dans un crépuscule.

Pourtant, si distinctement qu'il vît, cela suffirait peut-être, en enlevant le bandeau, pour lui permettre, pendant une seconde seulement, de regarder Marthe!

Cela suffirait pour qu'il la reconnût!......

Son cœur bondissait à cette seule pensée; toutes les menaces, toutes les recommandations du docteur étaient bien inutiles; dût-il être aveugle tout à fait et pour toujours, il voulait voir. Il voulait retomber dans sa tristesse des vingt dernières années ou conquérir une joie suprême, divine, pour le reste de sa vie.

Il enleva ce bandeau, un jour qu'il la savait auprès de lui avec Darnetal, alors que ni celui-ci ni Marthe ne faisaient attention à l'officier....

Hélas! c'était devant lui un brouillard gris, épais, dans lequel dansaient des ombres fugitives....

Il avait beau, en un effort où passait toute son énergie, condenser son regard sur un seul point: là où il entendait la douce voix de Marthe, il ne voyait pas....

Et tout à coup un cri le fit tressaillir. Marthe venait de le surprendre et s'élançait vers lui.

—Que faites-vous? Quelle imprudence. Le médecin l'a défendu, vous le savez, avant de longs mois....

Et sur ces pauvres yeux meurtris et sans regard, les pauvres yeux de père qui n'avait pu voir sa fille, sa main en tremblant bien fort replaçait le bandeau.

Il balbutia:

—Je voulais essayer.... savoir si vraiment je dois dire adieu à la lumière.... Ces ténèbres où je suis sont si lourdes, si épaisses, qu'elles pèsent sur ma poitrine et m'étouffent....

—Jurez-moi que vous ne recommencerez plus....

—Je vous le jure....

Puis, il ajouta:

—Du reste, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre temps et de votre hospitalité. Je suis assez fort maintenant, non point pour marcher, mais pour être transporté jusqu'à Bac-Ninh. Là, j'attendrai d'être rapatrié.... La vie active est finie pour moi!....

Darnetal et Marthe furent si émus qu'ils ne trouvèrent rien à répondre. Marthe devint pâle et fut toute défaillante.

La pensée de cette séparation l'avait brisée.

Ce fut ainsi que l'officier reconnut que toute tentative de sa part pour apercevoir, même vaguement, les beaux traits de Marthe, serait désormais inutile.

Et ce fut ainsi qu'il songea, oubliant ses hésitations de la première heure, à interroger Robert sur le passé.

Marthe n'avait jamais rien dit à son fils de ce passé. Robert ne savait que ce qui le concernait lui-même. Il ignorait tout ce qui concernait sa mère. Marthe se doutait bien qu'en un jour prochain elle serait obligée de tout lui dire. Alors elle avouerait la faute de sa jeunesse, mais elle n'avait pas osé encore. Et Robert se gardait bien de la questionner. Certes, il y pensait. Mais il attendait patiemment les explications maternelles. Du reste, peu lui importait! La douce mère était une créature d'exception et elle pouvait bien garder éternellement le secret de la naissance de Robert! Celui-ci ne l'en aimerait pas moins. Il n'y aurait pas même une arrière-pensée, pas même un doute, pas même un regret!... Rien ne pouvait faire descendre sa mère divine de l'autel qu'il lui avait dressé dans son cœur. Mais, étant donnée cette réserve, Marthe n'avait pas recommandé à Robert de cacher les détails de sa première enfance. En le faisant, elle eût piqué sa curiosité, lui eût inspiré des inquiétudes.

Robert se trouva donc désarmé lorsque Lavidry lui dit, quelque temps avant le jour que l'officier avait fixé pour son départ:

—Vous êtes très instruit et vous parlez plusieurs langues, le français, l'allemand et l'anglais, avec la plus grande pureté.... et avec une prononciation que l'on n'obtient guère que lorsqu'on habite pendant longtemps le pays même dont on étudie la langue....

—En effet, dit Robert.... J'ai étudié l'anglais à Québec et l'allemand à Munich.... Quant au français....

—Le français, vous le parlez, mon cher Robert, avec un très léger accent qui semblerait prouver que ce ne fut point votre langue maternelle....

—Vous ne vous trompez pas, mon commandant, dit Robert avec un sourire et vous pouvez ajouter que j'ai un très léger, oh très léger, accent allemand....

—Ou alsacien....

—Non, allemand. Les premières années de mon enfance, en effet, se sont passées à Munich. A onze ans, je ne savais pas un mot de français!

Lavidry soupira, découragé, car ce seul mot faisait tomber ses dernières et obstinées illusions.

—Vous êtes né en Allemagne, de parents français?

—Non pas. Je suis né en France....

—Dans quelle contrée?

—A Compiègne.

—Ah! fit Lavidry, le cœur gros.

Et il resta silencieux.

Robert, au contraire, continuait:

—Ma mère venait d'être laissée pour morte dans la forêt, blessée de deux balles en fuyant, en m'emportant. Et ce fut à un petit soldat qu'elle me remit, croyant mourir. Ce petit soldat, c'était Darnetal. Il fut fait prisonnier et m'emmena à Wesel. Là, je fus séparé de lui. On l'enferma comme fou furieux, après une tentative d'évasion et il resta près de douze ans en Allemagne, sans pouvoir même correspondre avec les amis qu'il avait laissés en France.... Moi, je fus élevé par charité jusqu'au jour où ma bonne mère me retrouva....

—Elle mit douze ans à vous retrouver....

—Hélas! c'est que, pendant ces douze années, elle n'avait pas sa raison! Elle fut guérie de ses blessures, mais elle avait tant souffert qu'elle resta folle, longtemps! Pauvre douce maman!!

Lavidry était dans une émotion extraordinaire.

Certes, pas un de ces détails ne l'éclairait, ne lui criait ce qu'il aurait tant voulu entendre....

Mais Darnetal, l'autre jour, en lui contant son histoire, autrement simple, Darnetal avait menti!...

Rien de ce qu'il avait dit n'était exact! Pourquoi ce mensonge?

Parce que Marthe ne voulait pas que son père la reconnût!

Car c'était Marthe! c'était sa fille! Ce mensonge le prouvait!....

Marthe reniait son père!

Robert contait maintenant quelle avait été leur vie au Canada, comment ils étaient venus ensuite au Tonkin, dans cette province si dangereuse du Yen-thé....

Mais l'officier ne l'écoutait plus.

IX

Car cela était évident pour lui..... Depuis vingt ans, la fille avait trop souffert, de par la faute de la sévérité paternelle; son cœur en était resté meurtri douloureusement.

Elle avait jeté l'oubli,—profond comme la mort,—sur tout ce qui avait été ses affections d'enfance. Et maintenant qu'elle avait trouvé le calme de l'existence, la paix de l'âme, le bonheur même sans doute, elle ne voulait plus revivre ces souvenirs et relier entre eux ces chaînons brisés!

Voilà ce qu'il se disait...

Et son cœur était affolé de tendresse.. et de ses lèvres qui s'entr'ouvraient, de ses bras qui se tendaient, jaillissait le pardon, refusé autrefois,—refusé longtemps et qu'il avait été près de donner pourtant, en ce matin lugubre où la grand'mère Lavidry n'avait plus retrouvé dans sa chambre la jeune mère et son fils!

Mais les lèvres se refermaient sans courage, les bras retombaient sans force et désespérés....

Il restait anéanti, vaincu, broyé.... Marthe reniait son père!......

Le soir même il annonça, d'une voix qu'il essayait de rendre ferme et même joyeuse, et qui était tremblante et voilée, il annonça à la famille réunie qu'il partirait le lendemain.

Et il pria Darnetal de lui chercher des porteurs, trop faible pour marcher ou se tenir à cheval.

Il s'attendait à ce que Marthe insistât pour le retenir.

Marthe n'insista pas.

Il écouta, croyant qu'on allait dire quelque chose.

Personne ne parla, si ce n'est Darnetal qui répondit, laconique:

—Bien, mon commandant!

Alors, il vit que c'était fini. Il s'alourdit dans son fauteuil et, passant la main sur son front, il la retira toute mouillée de sueur froide.

Et les battements de son cœur résonnaient, sonores....

Entre le père et la fille, en effet, c'était une situation délicate, singulière et qui paraissait sans issue.

Robert n'avait point caché à sa mère les questions que lui avait adressées l'officier ni les réponses qu'il avait faites, et Darnetal et Marthe comprirent que Lavidry n'avait pas été sans remarquer qu'on avait voulu le tromper.

Les préoccupations du vieillard étaient visibles depuis quelques jours. Il était évident que des soupçons lui étaient venus. L'histoire mensongère de Darnetal et le récit de Robert avaient confirmé ses soupçons.

Marthe n'attendait qu'un mot de son père pour tomber dans ses bras. Si Lavidry se taisait, elle croirait que la sévérité paternelle avait résisté à vingt années de séparation et que le pardon ne tomberait jamais de ses lèvres qui jadis avaient prononcé de si dures paroles.

De son côté nous savons ce que pensait le vieillard. Il ne se croyait plus le droit d'intervenir dans l'existence de sa fille. Si Marthe ne se faisait pas connaître, c'est qu'elle renonçait pour toujours à l'affection de son père. Dès lors, Lavidry voulait passer là, ainsi qu'il l'avait dit, comme un étranger.

Ces deux cœurs en présence n'attendaient qu'un choc pour qu'une étincelle jaillît d'eux, dont ils seraient embrasés, mais si le choc ne se produisait pas, la séparation allait être éternelle.

Rien ne vint pourtant changer cette situation jusqu'à l'heure du départ.

Lavidry resta constamment silencieux.

A peine répondait-il, par quelques mots brefs, à Darnetal lorsque celui-ci lui demandait ses instructions.

Marthe, renfermée chez elle, sanglotait.

Vainement Darnetal essayait de la consoler. Il n'y parvenait pas, car il partageait lui-même la conviction que Lavidry avait reconnu sa fille et renonçait à elle.

Robert devinait tout un drame intime autour de lui. Pourquoi Darnetal était-il si triste? Pourquoi tant de larmes dans les yeux de sa mère? Pourquoi le départ de cet officier, de cet étranger, causait-il tant de tristesse? Son arrivée à la ferme n'avait été qu'un accident et l'on semblait considérer ce départ comme une catastrophe.

Mais trop discret, il n'interrogeait pas.

Enfin, l'heure du départ approcha.

Darnetal s'était procuré un palanquin dans lequel le blessé pourrait s'étendre, s'asseoir, dormir, sans être fatigué.

En outre des coolies chargés de porter le palanquin, Darnetal avait voulu que l'officier fût escorté par A-Kim.

Lavidry s'y refusait, la contrée, purgée de pirates, depuis l'expédition contre le Fort de la Mort, ne présentant plus aucun danger.

Mais Darnetal avait insisté.

La petite escorte attendait dans la cour des Banians.

Darnetal alla prévenir Lavidry et lui offrit son bras pour gagner le palanquin.

Ils avancèrent lentement. Marthe ne se montrait pas.

Robert seul était auprès de Darnetal.

Une dernière fois le commandant avait renouvelé ses protestations de vive gratitude.

Il parlait d'une voix basse, concentrée, presque inintelligible, et trouvait difficilement ses mots.

Il s'arrêtait souvent, tournait la tête, comme pour écouter s'il n'entendrait pas une autre voix que celle de Darnetal, que celle de Robert, une voix bien douce à son cœur.

Rien.

Son visage se contracta.

La veille, Marthe lui avait fait ses adieux.

Et il ne l'avait pas revue, ce jour-là.

Elle était donc partie? Elle avait donc quitté les Banians? Est-ce qu'il allait à tout jamais s'éloigner sans non point la revoir, hélas! ses yeux meurtris s'y opposaient, mais l'entendre?

Il demanda, brisé:

—Robert, mon enfant, votre mère serait-elle malade?

—Un peu souffrante, oui, mon commandant.

Il baissa la tête. Darnetal l'observait. Il dit encore:

—Non, pas gravement, j'espère, et vous n'êtes pas inquiet?

—Oh! non, mon commandant.

—Dites-lui, Robert, dites-lui bien que je ne l'oublierai jamais....

—Je le lui dirai, mon commandant, fit Robert ému.

Lavidry voulut continuer, balbutiant:

—Et que....et que....

Darnetal sentit que le vieillard s'affaissait sur son bras. Il fut obligé de le soutenir.

Des pleurs, sans doute, venaient à ses yeux, car il appuya tout à coup les doigts sur son bandeau en disant:

—Cela me fait mal, cela me fait très mal.

Ses lèvres se contractèrent et il retint à peine un sanglot.

Puis il fait appel à toute son énergie.

Il repousse Darnetal avec une sorte de colère et sans voir, au hasard, il se dirige les bras tendus, trébuchant, vers la case ouverte dont les rideaux et les portières dérobent à tous la vue de Marthe en larmes, à demi morte de douleur et de désespoir....

Darnetal s'élance vers lui.

Lavidry le repousse:

—Non, non, laissez moi, laissez-moi.... Je veux, oui, je veux une dernière fois lui parler....

Sur le seuil il trébuche et il va tomber.

Il se relève....

Mais soudain il sent contre lui, un corps souple qui s'affaisse, contre ses jambes deux bras qui l'enlacent.

Sur ses mains tremblantes et portant les cicatrices des terribles brûlures, il sent des lèvres qui se collent et qui le couvrent de baisers et des larmes qui tombent, qui tombent comme d'un ruisseau intarissable.

Et il entend des sanglots nerveux, déchirants.

Et dans ces sanglots il distingue ce seul mot cent fois répété:

—Père! Père! Père!

Alors il laisse échapper un grand cri de folie:

—Marthe! ma bien-aimée Marthe!

Ses mains errent dans la chevelure en désordre, caressent le front, cherchant les yeux.

Mais c'est trop pour le vieillard fatigué et malade.

Il s'affaisse auprès de Marthe, dans les bras de sa fille et sa tête ballotte sur sa poitrine.

On le dirait privé de vie.

Robert, muet, contemple cette scène. Darnetal prévient ses questions par ce mot:

—Ton grand père, enfant! Plus tard tu sauras tout!!

X

Un mois plus tard, le *Chandernagor* emmenait en France le commandant Lavidry, Marthe et Robert.

A-Kim avait voulu suivre son jeune maître.

Robert, qui l'aimait, y avait consenti.

Darnetal était resté à la ferme des Banians. Il pensait que quelques mois lui suffiraient pour vendre sa concession et pour y installer un fermier.

Ensuite il irait en France rejoindre celle à laquelle il avait consacré sa vie.

Sur le bateau se trouvaient également des soldats et des officiers qui, ayant fini leurs deux années réglementaires, retournaient vers le doux soleil et la fraîche brise reposante du pays natal.

Et parmi eux, Armand de Trélon-Fontaines.

Quelques jours après leur départ, Marthe, une nuit, se promenait sur le pont du navire, ayant à son bras Lavidry, dont les yeux étaient toujours voilés.

Le père et la fille aimaient à s'isoler ainsi parfois, afin de rappeler leurs souvenirs et de relier la chaîne de leurs existences si longtemps brisée.

La mer était calme et le *Chandernagor* glissait sur des flots que la lune, en les argentant, rendait pareils à une immense glace recevant les rayons de la lumière.

On entendait seulement les vagues frangées d'écume qui clapotaient contre la coque, sous l'impulsion de l'hélice, avec un bruit mou et monotone rythmant le silence. Quelques passagers dormaient sur le pont, pour se reposer de la grande chaleur du jour. Le ciel était d'un bleu inaltéré, parsemé d'innombrables clous brillants, et de là, de ces profondeurs, de cet infini troublant, une grande paix tombait sur la mer.

Tout à coup, dans leur promenade régulière, Marthe et Lavidry se croisent avec un homme qui vient, lui aussi, de monter sur le pont.

Lavidry ne peut voir.

Mais Marthe, machinalement, comme attirée, le regarde.

Il est de haute taille et ses épaules sont larges et puissantes; bien que la nuit soit claire, le ciel pur, la lune brillante, elle ne peut distinguer, à la distance où il est, les traits de son visage, mais ce qu'elle voit bien, par exemple, c'est cette longue barbe blonde qui flotte sur une sorte de blouse de chasse, d'étoffe blanche.

Et la pauvre femme se rappelle une figure pareille à cette figure, une taille imposante comme cette taille, tout cela entrevu dans des heures sinistres, et revu depuis dans ses cauchemars.

Staubach, enfin, William Staubach!

Elle veut s'approcher, elle entraîne son père.

Mais l'homme a disparu....

Elle y pense toute la nuit. Elle ne peut dormir. Le matin seulement, brisée, un lourd sommeil l'envahit, la retient dans son lit, pendant que dans la cabine voisine, Robert tient compagnie au commandant Lavidry....

Elle est réveillée très tard par un grand bruit sur le pont, des pas, des cris l'envahissement d'une multitude.

Elle monte.

Le *Chandernagor* vient d'entrer dans la rade de Colombo. Et de tous les côtés il est accosté par des barques dont les marins indigènes, montant à l'abordage, viennent offrir aux passagers du navire français mille objets de fantaisie, mille petits travaux curieux, des perles, des pierres précieuses, des étoffes, des fruits.

Déjà la baleinière s'est détachée du *Chandernagor* et emmène à Ceylan quelques passagers.

Marthe regarde. La baleinière est loin, dans la rade.

Pourtant il lui semble bien voir celui qu'elle cherche, cet homme qui pèse sur son cœur comme un mauvais rêve...: Elle veut être certaine qu'elle ne se trompe pas.

—Il reviendra, se dit-elle. Je l'attendrai!....

Les autres passagers descendent. Le bateau ne repartira que le soir seulement. La journée est libre. Marthe, Robert et Lavidry restent sur le pont. Ils sont si heureux d'être ensemble que Ceylan, l'île riante, ne les attire pas.

Marthe cache à son fils, sous un sourire, son émotion, son attente fiévreuse.

Elle ne veut pas que l'enfant partage sa haine.

Et dans l'histoire qu'elle lui a contée de son amour malheureux, [illegible] départ du Tonkin, elle ne lui a pas dit comment Michel Mornas était mort.

Pas un mot de William Staubach!

Lavidry, pourtant, comprenait d'instinct que quelque chose se passait en elle, et à plusieurs reprises pendant cette journée, il l'interrogea.

Mais elle se mettait à rire, dissipait ses inquiétudes.

Le soir, la baleinière alla chercher les passagers.

Marthe regarde, anxieuse, les mains comprimant son cœur en révolte, les lèvres desséchées, ayant dans les yeux un regard de folie et farouche haine.

Robert qui l'observe lui demande, inquiet:

—Mère! mère! qu'as-tu donc?....

—Rien, mon enfant, dit-elle, riant d'un air égaré.

—On dirait que tu souffres....

—Tu te trompes.

—Je ne t'ai jamais vue ainsi....

Elle essaya de composer son visage.

La baleinière approchait.

Elle pouvait voir, maintenant, tous ceux qui la montaient, les matelots, l'officier, le quartier-maître à la barre, les passagers qui rentraient à bord....

Marthe eut un cri de colère, de déception.

William Staubach n'y était plus.

—Mère! Mère! disait Robert effrayé.

Elle le repousse, ne sachant plus ce qu'elle fait.

Et quand l'officier est remonté sur le pont, elle s'élance vers lui, égarée.

—Monsieur!! Monsieur!!

Il la regarde, salue poliment.

—Madame?

—Il reste des passagers à Colombo....

Ils ne sont pas tous à bord.

—Excusez-moi, madame, il ne manque personne....

—Pourtant, il en est un, parti ce matin, et que je n'ai pas revu tout à l'heure avec vous dans le canot......

L'officier chercha, réfléchit.

—En effet, madame....

—Vous voyez! vous voyez!

—Un homme très grand, à la longue barbe, froid et dur....

—Oui, oui.... C'est cela....

Et elle était haletante. Et Robert la calmait vainement.

—Celui-là, madame, est débarqué à Colombo. Nous ne le reverrons plus....

—Ah! dit-elle, passant la main sur son front.

—Mère, disait Robert, quel intérêt as-tu donc?....

Marthe n'écoutait pas.

—Vous le connaissez, madame? disait l'officier.

—Non, non....

L'officier parut surpris. Se moquait-on de lui.

Il salua légèrement et s'éloigna.

Mais Marthe:

—Oh! monsieur, pardonnez-moi, un mot, rien qu'un mot encore!....

—Madame, mon service m'appelle....

—Le nom.... le nom de cet homme....

—Je l'ignore, madame......

—Mais il est sur le registre des passagers?

—Assurément!....

—Et vous ne refuserez pas de me le dire?....

—Je n'ai aucune raison pour cela....

Veuillez me suivre....

Elle secoua la tête.

—Non, non, pas moi.... Je n'en aurais pas la force.

Elle s'affaissa sur un tabouret.

—Va, Robert, va!

—Mère, je ne puis pas te laisser en cet état....

—Va, va, ne fais pas attendre monsieur....

L'officier s'impatientait. Déjà il s'éloignait sans se retourner.

Robert le rejoignit.

Ils disparurent.

Quelques minutes se passèrent.

Marthe, très pâle, reprenait un peu de sang froid.

Elle murmurait:

—Est-ce lui? Me suis-je trompée? Et si c'est lui, que m'importe? Ne vaut-il pas mieux qu'il s'en aille loin de moi et que je ne le revoie plus?.... Que puis-je faire pour le punir?

Et la fatalité la poussait à s'informer, à savoir.

Elle croyait avoir oublié pourtant!

Elle croyait que, tout entière à l'amour qu'elle avait voué à son fils, rien du passé terrible n'existait plus.

Elle était toute aux espérances heureuses de l'avenir qui entr'ouvrait pour elle ses portes ensoleillées.

Elle avait beau faire. Vains efforts! La figure maudite de Staubach semblait lui crier que tout n'était pas fini pour elle et que d'autres épreuves, bien autrement douloureuses et martyrisant son cœur, l'attendaient.

Tout à coup elle aperçut Robert.

Il revenait, se hâtant, vers sa mère.

Elle se leva:

—Eh bien?

—C'est un officier anglais qui regagne son poste, dit le jeune homme, après trois mois passés en Chine....

Et comme sa mère se taisait:

—Du moins il s'est donné pour tel....

Et il ne sait pas ou feint de ne pas savoir un seul mot de français.

—Son nom?

—Arthur Thomson....

Marthe baisse le front, soulagée, malgré tout.

—Est-ce que ce ne serait pas lui?

Le *Chandernagor* venait de lever l'ancre et gagnait lentement la haute mer.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

BARBE BLONDE.

I

De Blois à Tours, la route qui a été construite pour servir de digue contre les envahissements de la Loire longe tout le temps le grand fleuve, entre les coteaux de la rive droite qui se sont parsemés de châteaux et de villes et les campagnes montueuses de la rive gauche, par dessus les arbres desquelles on voit s'élancer dans le ciel les tours et les clochetons de quelque résidence aristocratique. Sur la rive gauche, la Loire coule au pied même de ces montées, laissant à peine la place à de gros et beaux villages qui s'allongent à l'infini, n'ayant pas assez de terrain pour s'élargir. Mais, sur la rive droite, entre les sables du fleuve et les coteaux où grimpent les vignes qui produisent le petit vin mousseux de la Touraine, il y a toute une vallée verte et fertile, plantée de peupliers, coupée de bosquets, admirablement cultivée et qui traverse, parallèle à la route de la Loire, le chemin de fer de Paris à Bordeaux.

Quelques semaines après les événements que nous venons de raconter, un tout jeune homme de haute stature, mis avec simplicité, chaussé de forts brodequins, les jambes serrées dans des molletières de drap et portant sur les épaules un sac de touriste, s'en allait, descendant la Loire, sur le chemin qui borde la rive gauche. Son pas était alerte et robuste. Il marchait la tête haute, l'œil s'arrêtant à tous les détails du paysage qui se déroulait sous ses yeux. Juin commençait à poindre et la nature était en fête.

Ce touriste était Robert Lavidry.

Lorsque le *Chandernagor* était arrivé en rade de Marseille, Armand de Trélon-Fontaines, qui avait obtenu un congé nécessité par la fatigue de son séjour au Tonkin et qui allait passer ce congé au château de Fontenailles, auprès de son père et de sa sœur, Armand, disons-nous, était venu faire ses adieux au commandant Lavidry, et en le quittant lui avait dit:

—Donnez-moi Robert pendant quelques jours.... Il viendra me retrouver à Fontenailles. Et vous-même, mon cher commandant, venez voir votre vieil ami le général et restez avec nous, vous et votre fille, le plus longtemps que vous pourrez....

Lavidry n'avait pas refusé.

Le général était son ami intime. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis longtemps. C'eût été un grand bonheur pour lui.

Cependant, il fit une observation:

—Je compte aller à Paris et me mettre entre les mains de la Faculté, dit-il. Ah! si l'on pouvait me sauver un de mes yeux! Je me sens condamné au repos, presque à l'immobilité, pour toujours...... Mais cela me semblerait léger à supporter s'il m'était permis d'apercevoir ma fille, ma fille chérie, et mon Robert.

—Allez donc consulter les médecins, mon commandant, et revenez vous guérir à Fontenailles auprès de votre frère d'armes....

—Oui, oui; je vous le promets. Seulement je suis obligé d'emmener Marthe. Il faut bien quelqu'un pour me conduire, hélas! Mais je [illegible]

—J'en ai beaucoup, beaucoup, fit Armand.

Et comme Robert assistait à cet entretien, les deux jeunes gens se regardèrent avec un bon et franc sourire et se serrèrent les mains.

Il fut donc entendu que Robert partirait de Paris pour rejoindre Armand à Fontenailles. Mais, quelques jours avant son départ, Robert avait écrit à son ami:

"Je ne connais pas la France.... Quelle que soit mon impatience de me trouver avec vous, mon cher Armand, permettez-moi de retarder mon arrivée de quelques jours. J'arriverai à pied. De cette façon, je connaîtrai un peu mieux ma mère patrie. Vous me comprendrez, puisque vous êtes soldat!"

Armand lui avait répondu:

"Ah! si j'en avais la force, comme je vous accompagnerais!"

Et c'est ainsi que nous retrouvons Robert sur la rive gauche de la Loire. Le sac ne pesait pas lourd sur ses épaules robustes, et sa jambe nerveuse, habituée aux fatigues de la brousse, franchissait allègrement les kilomètres. Depuis Orléans, il avait fait une partie du chemin sur l'autre rive, mais il venait, pour varier sa route, de traverser l'immense pont jeté, entre Onzain et Chaumont, sur les sables de la Loire et il descendait maintenant vers Rilly, bien qu'il sût que le château du général Trélon-Fontaines fût situé sur un des coteaux de l'autre bord.

Il marcha deux heures encore.

De l'autre côté de Rilly, il s'informa.

Il savait, d'après les renseignements que lui avait donnés son grand-père, qu'il ne devait plus être très éloigné de Fontenailles.

Il passait en ce moment devant des maisons bâties dans la roche même des coteaux au pied desquels la Loire a creusé son lit. On eût dit, ces maisons, des cavernes de troglodytes, et leur aspect misérable, presque repoussant, contrastait singulièrement avec la richesse du pays voisin.

Une femme en sortait. Il s'approcha d'elle.

—Connaissez-vous le château de Fontenailles?....

La femme leva le bras et indiqua silencieusement les coteaux verts que masquaient en cet endroit d'innombrables peupliers.

Le soleil baissait et les rayons obliques éclairaient là-bas, sur la hauteur le toit d'un château moderne dont on pouvait quand même, et malgré les peupliers, distinguer ou plutôt deviner quelques détails.

—C'est là Fontenailles?

—Oui, fit la femme, d'un signe de tête.

—Merci!

Robert savait qu'il n'y avait pas de pont entre Chaumont et Amboise. Il se mit à la recherche d'un passeur.

Il y en a, de distance en distance, tout le long de la Loire, sur l'une ou l'autre rive. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver un.

Il le héla. La barque se détacha de la berge et vint le prendre.

Un quart d'heure après il était sous l'avenue qui montait à Fontenailles.

Là il s'arrêta. Son cœur battait.

Il pensait à Armand, au général; il était heureux de revoir le premier, d'être présenté au second. Mais ce n'était pas cela qui faisait battre son cœur. Il savait qu'à Fontenailles Espérance était auprès de son père et de son frère! Il allait la voir celle qui, depuis si longtemps, occupait son cœur! Il allait la connaître! lui parler! entendre sa voix! cette figure s'animerait! ces yeux brilleraient! un sourire viendrait sur ses lèvres.... Enfin, il serait vivant ce visage si souvent contemplé là-bas, dans la solitude du Yen Thé.... Et il se sentait trembler bien fort en pensant à cela.

Certainement, il n'était déjà plus un inconnu pour elle.

Armand avait parlé de Robert, maintes fois, dans ses lettres au général, dans ses lettres à Espérance!

On devait l'attendre, à Fontenailles, et puisqu'il était le petit-fils de Lavidry, ce jeune héros, dont l'héroïsme avait été signalé à l'armée du Tonkin, on allait lui faire fête.

Pourtant, il n'était pas rassuré.

A présent, cette sombre figure, aux yeux noirs, au-dessus desquels flottait, à cause des cils très longs, comme une obscurité, lui semblait énigmatique, presque menaçante.

Il regarda autour de lui s'il ne venait personne.

Il était seul; le soleil se couchait; au loin les sables du fleuve paraissaient de la poussière d'or; les eaux roulaient des flots d'or liquide; et dans le ciel, les nuages immobiles avaient l'air de montagnes d'or frangées d'une lumière éblouissante.

Il tira de son portefeuille le dessin rapide qu'il avait fait jadis sur la photographie d'Espérance.

Et il la contempla avec une grande émotion.

Oui, si incomplet que fût le portrait il croyait deviner maintenant une âme orgueilleuse, inquiète en même temps; ces yeux cachaient tout un monde de pensées mystérieuses....

Il avait aspiré après elle de toute l'ardeur de sa jeune âme.

Et voilà qu'il en avait peur, au moment de se trouver devant elle.

Il s'était assis sur un banc dans l'allée des hauts tilleuls fleuris et embaumés qui conduisait, par des lacets, le long de la côte jusqu'à Fontenailles; cette avenue descendait ainsi presque jusqu'à la Loire; les cimes des tilleuls étaient taillées pour se rejoindre et s'entrelacer de telle sorte qu'elles formaient une voûte ininterrompue de branches et de feuillages si épais que le soleil n'y pénétrait pas et que l'été, pendant les lourdes journées, il devait y avoir là une fraîcheur délicieuse en même temps qu'une ombre constante.

Robert essayait de raisonner la crainte instinctive qui s'était emparée de lui. Il se traitait d'enfant. Il traitait ses imaginations d'irréalisables rêves.

Pourquoi s'occupait-il ainsi d'Espérance?

Ne courait-il pas à quelque profonde tristesse?

Mais il avait beau essayer d'appeler la sagesse à son secours. Sur cette terre vierge et fertile, dans ce cœur formé par la solitude, dans ce caractère grandi par de hautes et précoces pensées, l'amour avait germé, s'était accru en taille et en force, sans soins ni culture. Est-ce qu'il n'en est pas de même autour de nous? Que de plantes dont nous prenons soin, sur lesquelles nous veillons avec sollicitude et qui n'arrivent qu'à une vie chétive et rabougrie!.... Et cependant, d'autres, que nous foulons aux pieds, que nous arrachons par les racines, grandissent malgré nous, et deviennent si robustes et si belles que leurs branches chargées de fleurs couvrent nos murailles et que nos maisons sont emplies de leurs parfums!

Il en était ainsi de Robert et de cet amour, tombé sur son cœur comme la goutte d'acide qui brûle et corrode, devait marquer dans sa vie une ineffaçable trace.

Il allait se lever, de son banc, et reprendre la montée de Fontenailles lorsqu'il entendit tout à coup un bruit de course dans l'avenue, une voix jeune et fraîche criant: *Fox! Kopp!* et en même temps les aboiements de deux grands chiens rouges de race irlandaise qui passèrent devant lui, ventre à terre.

Le cœur de Robert cessa de battre.

Quelque chose lui disait que la voix qu'il venait d'entendre était celle d'Espérance, que la jeune fille était là, tout près de lui, que ces deux beaux setters qui gambadaient follement sous les tilleuls étaient les chiens favoris de la jeune fille.

Il n'eut pas la force de faire un mouvement et ses jambes tremblèrent.

En même temps, tout devenait encore plus noir autour de lui.

Fox et *Kopp* étaient revenus vers l'étranger et le flairaient curieusement. Mais ils ne grondaient pas. Leurs bons yeux couleur d'acajou brillaient dans l'ombre comme des diamants, et ils remuaient doucement la queue.

L'avenue formait un coude là où était le banc.

Robert entendit encore, tout près de lui, et pourtant comme dans un rêve la jeune fille qui appelait:

—*Kopp! Fox!* Voulez-vous m'obéir?....

Puis, il y eut un léger cri effarouché.

Espérance avait tourné le coude de l'avenue et venait d'apercevoir Robert.

Les deux chiens s'étaient rangés auprès d'elle et la jeune fille les saisissait par le collier, pour les retenir ou, au besoin, pour en faire ses défenseurs.

Elle dit, d'une voix brève, impérieuse:

—Qu'attendez-vous donc, monsieur?

[illegible] pied, le sac au dos, ou à bicyclette. Espérance était familiarisée avec ces rencontres.

Dans l'émotion qui s'était emparée de lui, dans l'étourdissement où flottait son cerveau, Robert sentit confusément qu'il devait répondre. Mais il était comme paralysé de corps et d'esprit.

Il eut à peine, le pauvre garçon, la force de balbutier:

—Pardon, mademoiselle, je vous ai fait peur sans doute?

—Non. J'ai été surprise.... Mais cette avenue n'est pas un chemin public.... Elle aboutit au château.... et vous vous êtes égaré sans doute....

—Non mademoiselle, c'est au château de Fontenailles que je me rends.

Il avait fini par se lever et il se tenait debout, respectueusement, devant elle. Et maintenant, il la regardait.

Un orage avait cassé, vers le couchant, une branche de l'un des tilleuls, de telle sorte qu'un reste de lumière dorée, passant par la trouée des feuilles, vint éclairer les deux jeunes gens.

Il jeta sur elle un coup d'œil furtif.

Oui, c'était bien elle.... Il la reconnaissait.... celle avec laquelle il vivait depuis des mois, depuis qu'Armand était venu à la ferme des Banians.... C'était elle avec son admirable figure pâle aux traits délicats, ses lèvres impérieuses, son front volontaire, son nez droit aux narines mobiles et frémissantes.... elle, avec ces yeux qui l'avaient tant troublé, les yeux noirs, si larges! si larges! qu'on ne voyait qu'eux.

Espérance! Espérance!

Comme ce joli nom d'homme allait bien à cette figure énergique!

Là, sous ces tilleuls amis, emplis de parfums, comme sur les rives du Song-Thuong, comme sous les arbres séculaires de la forêt de Hu-Thué, comme dans les ravins inaccessibles du torrent qui conduisait au Fort de la Mort, ce nom, ce doux nom, chantait à ses oreilles!.

Espérance! Espérance!!

Le rayon de lumière dorée qui traversait la voûte de tilleuls éclairait Robert aussi, en cet instant fugitif.

Et la jeune fille l'examinait d'un regard sérieux, presque hardi.

Tout cela, du reste, n'eut que la durée d'un éclair.

Le soleil venait de disparaître derrière les nuages. La lumière s'éteignit et l'allée des Tilleuls rentra dans l'obscurité.

—Vous êtes monsieur Robert Lavidry? demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle... et je suis confus d'être obligé de me présenter moi-même... C'est le hasard qui l'a voulu. Sans cela, Armand se serait chargé....

Elle l'interrompit.

—Oh! monsieur, ces présentations sont inutiles. Mon frère nous a si souvent vanté votre fameux exploit dans la province de Yen Thé que nous aurions mauvaise grâce à ne point vous connaître.

Robert tressaillit.

Il avait deviné comme une lointaine ironie dans ces paroles.

Il se hâta de répondre, balbutiant:

—Armand est trop bon.... Ce que j'ai fait est peu de chose.... j'ai été plus heureux que d'autres, et c'est tout....

—C'est vrai! répliqua-t-elle, la chance est pour beaucoup dans ces sortes d'affaires.

Puis, désignant du doigt l'avenue qui montait:

—Mon frère et mon père sont au château, monsieur.

Elle s'inclina légèrement, retira ses doigts du collier de *Kopp* et de *Fox* et les lâcha. Les deux bêtes se mirent à japper en bondissant autour d'elle. Espérance disparut, descendant lentement vers la Loire.

Robert ne bougeait pas. Debout, la tête baissée, il attendait, ne sachant pas quoi. Quelque chose de lourd venait de tomber sur lui, écrasait son cœur. Ce n'était pas cela qu'il avait rêvé, là-bas, dans les déserts des Banians! Ce n'était pas ainsi qu'il avait forgé sa première rencontre avec Espérance.... Oh! non!.... Il avait cru qu'elle viendrait à lui et que son regard serait très doux en voyant pour la première fois l'ami de son frère.... et que dans ce regard, aussi, il y aurait un peu d'admiration....

Et rien de tout cela!

Elle ne lui avait même pas tendu la main! Et dans le peu de paroles qu'elle lui avait adressées, de la sécheresse, une sorte de moquerie méprisante détruisant d'un coup tout l'échafaudage élevé dans son cœur par son imagination....

Pendant une minute, il souffrit horriblement.

Pendant une minute, il eut l'envie de redescendre vers la Loire, au risque de rencontrer Espérance et de s'en aller, de regagner Paris, d'aller pleurer sur le cœur de sa mère en lui confiant la folie de ses rêves et de ne plus penser à la jeune fille.

Et brusquement, en effet, il redescendit, les tempes bourdonnantes, à grandes enjambées, courant presque, voulant fuir.

Il écrirait à Armand, il trouverait un prétexte, une explication.

Mais il n'a pas fait deux cents pas que *Fox* et *Kopp* viennent à lui, et le flattent comme un ami.

Espérance a terminé sa promenade.

Elle remonte au château.

Il est impossible de l'éviter. Robert n'y pense même pas. Il marche, il marche, le dos un peu baissé. Quand il passe devant elle, il la salue avec un sourire navré.

Elle s'est arrêtée en le voyant.

—Monsieur! dit-elle, monsieur Lavidry!

Et comme il feint de ne rien entendre, elle vient à lui.

—Mais, monsieur, vous vous trompez.. Par là, vous descendez vers la Loire.... Suivez-moi, monsieur, je vais vous conduire au château......

Qu'allait-il faire?

Obéirait-il à son premier mouvement qui avait été de s'éloigner?

Il hésitait, silencieux, embarrassé. Et, très surprise, Espérance voyait bien qu'il se passait en lui quelque chose d'étrange.

Comprit-elle?

Elle se rappela sans doute l'accueil froid qu'elle avait fait tout à l'heure à l'ami de son frère. Elle se souvint de quelques paroles, presque dures dans leur ironie voilée....

Elle avait froissé ce brave garçon, peut être.......

Et il s'en allait, oui, cela était évident, il s'en allait, et c'était à cause d'elle....

Et comme il reprenait sa marche vers la Loire.... interdite, elle murmura:

—Monsieur Lavidry, mais monsieur, revenez donc!

Alors, faible, il s'arrêta.

Et sans s'excuser, sans rien lui dire, il la suivit.

Ils se dirigèrent vers Fontenailles. L'avenue était déserte, mais lorsqu'ils furent en vue du château qui se dressait, très élégant, dans un fouillis de verdure, en haut de la côte, ils rencontrèrent quelques domestiques.

Espérance fit signe à l'un d'entre eux.

—Allez prévenir mon père et mon frère de l'arrivée de M. Robert Lavidry.

Le domestique se hâta et il venait à peine de disparaître dans le château que presque aussitôt Armand en ressortait en courant et s'élançait au devant de Robert.

—Enfin, vous voici, dit-il gaiement....

Et tout à coup regardant sa sœur:

—Tiens, il paraît que vous avez déjà fait connaissance....

Robert se contenta d'incliner la tête pendant que la jeune fille disait:

—Oui, le hasard m'a fait rencontrer monsieur tout à l'heure dans les Tilleuls.

—Et tu l'as reconnu au portrait que je t'avais fait de lui.

Espérance ne répondit pas. Elle caressait *Fox* et *Kopp* d'une main distraite et elle s'éloigna, sans plus un mot.

Robert avait le cœur un peu serré. Était-elle ainsi pour tout le monde, la fière et orgueilleuse fille? Ou bien, avait-il été assez malheureux pour se faire d'elle une ennemie, sans savoir?

Il fut tenté de raconter à Armand l'accueil qu'il avait reçu, mais il se retint. Armand, sans aucun doute, n'eût pas compris combien profondément Robert s'était senti touché. Pour le comprendre, il eût fallu que le fils de Marthe avouât les folles imaginations de son cœur.

L'officier avait passé son bras familièrement sous le bras de Robert et l'entraînait vers le château.

—Venez, je vais vous présenter à mon père.

—Du moins, attendez que je fasse un bout de toilette.... De Paris, avant mon départ, je vous ai adressé à Fontenailles, par le chemin de fer, une malle pleine d'effets.... Est-elle arrivée?

—Elle vous attend dans votre chambre.... tenez, ces fenêtres, là-haut, qui donnent sur les pelouses, la pièce d'eau, l'avenue des Tilleuls que vous venez de quitter et d'où vous pourrez admirer à votre aise tout le vaste paysage des bords de la Loire.

Et en riant, Armand ajouta:

[illegible]

De là, il calcula tout de suite qu'il pourrait voir Espérance toutes les fois qu'elle sortirait, car derrière, quoique très loin, étaient les communs avec les chalets des gardes et du jardinier.

Elle ne ferait pas attention à lui, soit!.... Que lui importait! Il s'emplirait les yeux de sa grâce et de sa beauté....

Armand l'entraînait toujours.

—Venez d'abord embrasser mon père, dit-il.... Nous sommes seuls en ce moment au château, et pour quelque temps encore, Dieu merci! La toilette n'est pas de rigueur, et le plus pressé est de montrer au général de Trélon-Fontaines le petit fils de l'homme que mon père aime le plus au monde, son vieux compagnon d'armes Lavidry......

Un serrement de main expressif remercia l'officier de ces paroles et de sa délicate pensée.

—Soit donc, fit Robert, puisque vous m'excusez!

Ils montaient le perron.

Dans un large *hall* rempli de meubles, bizarres et de bibelots précieux et inconnus,—le général de Trélon-Fontaines était extrêmement riche,—un homme de haute taille se promenait, lisant à la lueur des lampes qui, de distance en distance, éclairaient le *hall* comme en plein jour. C'était le général. Il était resté maigre, malgré l'âge, s'obligeant d'une façon régulière à un entraînement qui faisait de lui un des officiers les plus résistants et les plus robustes de l'armée. N'ayant besoin que peu de sommeil, il donnait chaque jour une somme de travail énorme, sans fatigue.

Ses cheveux, coupés très ras, étaient blancs, ainsi que sa moustache, et son teint cuivré trahissait l'homme habitué au grand air, aux longues chevauchées, sans souci de la pluie, du vent et du soleil.

Général de division, ayant commandé un corps d'armée, il avait pris un congé de quelques mois pour terminer un ouvrage important sur la stratégie et la tactique de la guerre prochaine qui soulèverait les uns contre les autres des peuples en armes et remuerait des masses inconnues de soldats.

La première partie de cet ouvrage avait été publiée deux ans auparavant et avait donné à l'armée tout entière une émotion patriotique. Ce n'était point le talent de l'écrivain qui s'y révélait, mais le génie d'un chef dont la hauteur de vues, la netteté des décisions, la clarté d'esprit, excitèrent l'admiration et inspirèrent une confiance sans bornes.

Déjà remarqué et mis au premier plan pendant les grandes manœuvres générales où cent mille hommes manœuvrèrent contre cent mille hommes, le général de Trélon Fontaines, loin de la politique et sans autre ambition que celle de rendre à son pays mutilé la gloire passée, venait d'être promu par l'opinion publique au commandement en chef des armées françaises en cas de guerre avec l'Allemagne.

Et le gouvernement avait ratifié le jugement de l'opinion publique.

Son congé terminé, et le mot *fin* écrit au bas de son deuxième volume, le général de Trélon-Fontaines devait entreprendre une longue tournée d'inspection dans l'Est et sur nos frontières des Alpes, et il avait reçu la mission secrète de veiller à une nouvelle et plus rationnelle répartition de nos forces sur les deux frontières, afin de répondre aux armements incessants de l'Allemagne et à l'augmentation de ses effectifs d'Alsace-Lorraine.

Quelques années seulement le séparaient de la limite d'âge et il redoutait de ne point donner son intelligence et ses forces au grand choc définitif entre les deux races. Il eût voulu mourir, au besoin, pour son pays; il avait peur de vieillir et de voir sa mort inutile!

Les généraux allemands suivaient de loin, très attentifs, les efforts de son génie en pleine possession de lui-même.

Et de lui, Guillaume II, pensif, avait dit, après avoir lu la première partie de son ouvrage:

—Je donnerais beaucoup pour que cet officier fût Prussien!

Enfin, nous aurons complété cette physionomie militaire lorsque nous aurons ajouté qu'il avait choisi son fils Armand comme un de ses officiers d'ordonnance, le voulant sous ses yeux le plus longtemps possible, jaloux,—si la vieillesse le surprenait en le condamnant à l'inaction,—de faire passer dans l'âme ardente du jeune homme toute sa vaillance, tous ses projets, tous ses espoirs.

A son retour du Tonkin, Armand avait été nommé capitaine.

Comme le général s'était arrêté tournant le dos au moment où Robert et Armand venaient de pénétrer dans le *hall*, Armand dit:

—Voici mon père!

Le général entendit, se retourna et jeta son livre sur un guéridon.

Robert contemplait avec émotion la loyale figure du soldat. M. de Trélon-Fontaine souriait. Il tendit les mains au nouveau venu, le retint ainsi devant lui pendant quelques instants, sous son regard vif et profond. Il le détaillait, pour ainsi dire. A la fin:

—Bonjour, mon cher enfant, vous savez quelle est mon affection pour votre grand-père.... c'est vous dire que déjà je vous aime beaucoup.... sans vous avoir jamais vu.... considérez cette maison comme la vôtre.... Bientôt, du reste, vous aurez auprès de vous votre grand-père qui vient de m'écrire et me promet de passer avec moi la belle saison.... Nous ne ferons qu'une famille...

Il n'avait pas lâché les mains de Robert.

Celui-ci le remerciait, troublé, se sentant pour cet homme si simple, et pourtant si au-dessus de lui, qui représentait toute une vie d'études, de fatigues, de concentration d'esprit, non seulement une affection profonde, mais un dévouement sans bornes, un respect sans limite.

Espérance venait d'entrer à ce moment.

Le général désigna tour à tour ses deux enfants.

—Celui-ci est déjà votre frère.... Celle-là deviendra votre sœur....

Puis tout à coup, souriant toujours, et faisant allusion au drame qui avait précédé la prise du Fort de la Mort:

—Savez-vous, mon cher enfant, que ce que vous avez fait est tout simplement très beau?

Robert rougit; mais comme Espérance venait de s'avancer de quelques pas, il la regarda sans rancune et répondit:

—Oh! mon général, la chance est pour beaucoup dans ces sortes d'affaires....

Les longues paupières de la jeune fille battirent et s'abaissèrent pendant une seconde sur ses yeux sombres. Elles se relevèrent aussitôt, du reste, et Espérance passa, devant Robert, avec une suprême expression de dédain dans le pli de sa jolie bouche.

II

Pendant les jours qui suivirent l'installation de Robert à Fontenailles, Espérance se tint vis-à-vis du jeune homme sur une réserve singulière.

Elle le vit peu, pendant ces premiers jours-là, nous devons le dire, et Armand lui-même ne la vit guère non plus, car Robert fut retenu pendant presque toutes les journées par le général, qui l'interrogeait tantôt sur lui, tantôt sur Marthe et tantôt sur le commandant Lavidry. M. de Trélon-Fontaines désirait connaître tous les détails de leur vie, et il insista beaucoup sur l'expédition de Robert à Ha-Thuré et sur la captivité de Lavidry. En apprenant ce que le vieillard avait souffert et qu'il était désormais à peu près infirme et menacé de rester complètement aveugle, les larmes lui vinrent aux yeux.

—Sa plus grande souffrance doit être de ne point vous voir, mon cher enfant, dit-il.

Il venait peu de visiteurs encore à Fontenailles, quelques amis du général seulement.

M. de Trélon-Fontaines voulait, pendant quelques semaines, s'enfermer dans une retraite presque absolue, avant de livrer son ouvrage à l'appréciation du public.

Ensuite, viendraient les réceptions habituelles: le château de Fontenailles était très ouvert et comme les châteaux sont très nombreux en Touraine, nombreuses aussi les grandes fortunes, comme d'autre part Fontenailles est situé à mi-chemin entre Tours et Blois, les fêtes, très brillantes, amenaient beaucoup de monde, et parmi ce monde un grand nombre de jeunes officiers des garnisons des deux villes.

Robert vécut donc, après son arrivée, dans l'intimité de la famille.

Mais des trois personnes qui composaient celle-ci, deux seulement lui souriaient et lui parlaient à cœur ouvert; le général et son fils. Quant à Espérance, elle parlait à peine au jeune homme, répondait du bout des lèvres, avec une sorte d'indifférence sèche et hautaine lorsque c'était lui qui lui adressait la parole, et timidement pourtant et avec une si grande envie de lui complaire [illegible]